

*Prédication sur l'Ascension, mercredi 13 mai 2026, prière à St-Etienne-du-Mont*

Notre dévotion pascalienne nous réunit en la vigile de l'Ascension, mystère figurant dans les *Pensées* en ces termes (S 767) : « Il me semble que Jésus ne laissa toucher que ses plaies après sa résurrection. *Noli me tangere*. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances. Il s'est donné à communier comme mortel à la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église. »

Le premier trait se rapporte au dimanche dans l'octave de Pâques, où le Ressuscité se fit reconnaître à Thomas d'après la marque des clous où il l'engage à mettre ses doigts, selon le vœu qu'avait marqué l'apôtre au soir de Pâques. Il est vrai que le propos, dans son exclusive, est matériellement inexact. Après l'apparition de l'ange leur annonçant la résurrection du Seigneur, comme les saintes femmes en portaient la nouvelle aux disciples, *Jésus vint à elle et leur dit : « Je vous salue ». Et elles s'approchant lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent*. A cause de cela peut-être, Pascal modère son affirmation d'un « il me semble ». Il estime qu'il est du mystère de Jésus que les femmes embrassent ses pieds comme portant eux aussi ses plaies, comme les mains montrées plus tard à Thomas ; Jésus se laissant ainsi toucher en ses principales blessures, celles qu'il reçut, non avant la croix, mais à la croix même.

Ainsi la résurrection porte-t-elle l'âme fidèle vers le mystère de la croix. Ce n'est point là de ces vues sévères attribuées à Pascal et à son milieu. C'est la conduite de toute l'Église que dans le temps de la Résurrection, on fasse mémoire de la croix par une antienne et une oraison propres, aux grandes heures de l'office divin.

Mais sévère semble d'abord la leçon que Pascal en tire ici, dans son tour exclusif : « Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances. » comme il dira, dans le fragment prolongeant le « Mystère de Jésus » : « Il faut ajouter mes plaies aux siennes » (S 751). Mais pourquoi ne siérait-il pas d'ajouter nos joies autant que nos souffrances aux siennes, sinon parce que nos joies auraient toujours quelque chose qui se ressentirait de la joie du monde et des attachements qu'elle suscite en nous ?

Mais surtout, c'est que Jésus est venu prendre nos souffrances, où le monde cesse de nous sourire, en sorte que Dieu nous peut guérir, par Jésus-Christ, de nos attachements convoitant contre Dieu. C'est en tâchant d'unir ses souffrances aux souffrances de Jésus que Pascal est inspiré de lui demander « une tristesse conforme à la sienne » (*Prière, XV*), qui s'afflige des péchés plus que des maux du corps. Le ciel de Jésus rejoint ainsi notre terre en ses souffrances. *Qu'avez-vous à regarder le ciel*, dit l'ange aux disciples après l'Ascension de

leur Maître. Il fait de votre cœur un ciel en vous faisant communier à son eucharistie, comme l'indique Pascal dans la suite du fragment cité. L'eucharistie n'est pas pour lui une présence virtuelle et générale de Jésus-Christ, mais elle est présence de sa chair, en qui le ciel s'est mis à vivre au rythme de la terre. La communion est ainsi communion aux états de Jésus en son histoire : « mortel, ressuscité, monté au ciel. » Dans l'eucharistie, il se dérobe à la vue des hommes. L'eucharistie est ainsi conforme au mystère de l'Ascension où Jésus s'est dérobé aux yeux des disciples. La convenance est si grande qu'elle s'accomplit, non pour quelques disciples, mais pour « toute l'Église », dit Pascal. Et là, si nous lui présentons nos souffrances terrestres face à celles qu'il a souffertes sur notre terre, c'est Lui qui vient s'offrir à nous en la communion, pour faire de notre cœur son ciel, invisible même à nos regards, mais cause aussi d'une joie propre à faire tenir dans la douleur et la souffrance.